L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50
1 fr. de plus par trimestre pour l'étranger
Les Abonnements se payent d'avance.

THÉÂTRES DE LYON.

Lyon, le 5 Juillet 1862.

M. BRASSEUR, dont le succès est inépuisable chez nous, vient de traiter avec les sociétaires pour une nouvelle série de représentations. A cet effet le public Lyonnais va battre des mains doublement, car, outre qu'il conserve quelques jours de plus son comique favori, il fera connaissance d'une pièce dont on parle depuis longtemps, intitulée *la Beauté du Diable*, grande fantaisie fantastique en 5 actes et 8 tableaux, dans laquelle l'artiste parisien joue 14 rôles. Nous devons ajouter que, pour que cet ouvrage soit monté avec tout le luxe désirable, Brasseur prête gratuitement aux sociétaires les huit décors du Palais-Royal, qui ont servi à sa création. Nous pouvons donc prédire à l'avance que la foule est encore fixée pour longtemps aux Célestins.

Mardi, première représentation.

Allez-vous quelquefois le soir vous promener sur la place des Célestins, devant ce grand bâtiment qui vous regarde dans la nuit avec ses fenêtres ardentes? Comme une ruche d'abeilles, d'instant en instant il vomit l'essaim de ses habitants: c'est

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS

du 6 Juillet 1862.

UNE VOIX DE TÉNOR.

I.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Vous l'aimez, poursuit le poète, et un pressentiment m'avertit qu'elle ne vous aime pas.

— Qu'en savez-vous! s'écria le chanteur, dont le visage s'était contracté. Croyez-vous que je n'aie pas lu dans ses regards, que je n'aie pas remarqué son assiduité à suivre mes représentations?

— Ce n'est peut-être qu'un hommage rendu à votre talent. De ce que la marquise est mélo-

là qu'est le vrai centre de la ville; c'est là que bat son cœur et que s'agite son esprit; en un mot, c'est le théâtre des Célestins, où drames, comédies et vaudevilles vivent en bon accord et viennent se dérouler sous les yeux d'une foule émue et attentive.

Depuis tantôt quinze jours, si vous traversez ce *pandæmonium* artistique, où le *Pulcinello* lyonnais *Guignol* règne et gouverne, où le café chantant mélange l'harmonie et la bière, où MM. Sardou et d'Ennery, continuent, en les faisant oublier, Scribe et Victor Ducange, vous entendez bien vite la gamme du rire s'échapper en fusées chromatiques et sonores et venir expirer à votre oreille comme un gai refrain de moissonneurs perdus au loin dans la campagne. Le premier passant venu interrogé, vous répondra « BRASSEUR joue ce soir aux Célestins! »

Si j'avais à proposer un sujet de concours à l'Académie des Sciences morales, ce serait certainement la définition et l'analyse de BRASSEUR. — Je lui supprime hardiment le *monsieur* sacramentel, et cette apparence d'impolitesse me sera pardonnée, car, c'est la consécration de principe qui veut que l'on débarrasse de toute superfluité, de toute lenteur, le nom de l'homme arrivé à une ré-

putation consacrée. Pour ma part, je n'essaierai pas de concourir, et si je l'entreprenais, mon travail se bornerait à cette exclamation qu'il est malheureusement impossible de noter dans l'écriture, avec l'accent, le son de voix, qui en fait le charme intraduisible: « Qu'il est amusant, mon Dieu! qu'il est donc amusant ce Brasseur!!! »

Il ne fallait pas moins que l'attrait puissant qui accompagne partout le premier comique du Palais-Royal pour attirer dans cette saison les spectateurs au théâtre. Son influence sur le public est incontestable, et si je voulais me servir d'une locution usitée, mais en la retournant, je dirais que chaque fois que joue Brasseur, le caissier n'a pas le temps de se frotter les mains. Les acteurs sociétaires ont donc eu raison de s'attacher cet artiste, et ils pourront, malgré les chaleurs caniculaires que nous promet M. Mathieu, de la Drôme, continuer le cours de leurs fructueuses représentations et s'indemniser ainsi des pertes qu'ils ont subies.

On sait déjà que la présence de BRASSEUR nous vaudra la première représentation d'une œuvre inconnue à Lyon, *la Beauté du Diable*. Cette pièce est appelée à un grand succès, surtout auprès de notre public qui raffole de décors et de

plus naturelles si je ne savais que la musique lui est complètement antipathique.

Cette découverte inattendue rendit Pompeo rêveur; mais presque aussitôt il dut reprendre son expression riante et empressée pour accueillir ce même Feruggi, qui entra avec force démonstrations.

— Bonne nouvelle, illustrissime, dit le comte. Vous ne vous attendez pas à l'honneur qui vous est accordé.

— Parlez, monsieur le comte, dit Pompeo d'un ton réservé; car il était ému encore de la confiance d'Alviati.

— « Monsieur le comte! » répéta Ercole. Je croyais qu'ici ces distinctions disparaissaient. Sur le terrain de l'art tous les hommes sont égaux.

— Vous aimez donc l'art? demanda le chanteur en lançant au poète un regard d'intelligence.

— Si je l'aime!... J'en raffole; et je ne suis pas le seul. Il est, à Milan, une noble dame qui

— L'autre péril, répondit le poète, c'est l'amitié du comte Ercole Feruggi. Jusqu'à présent, je n'y ai pas trouvé d'explication.

— Mon Dieu! que vous êtes défiant, mon cher! Le comte Feruggi est, de même que tous les gentilshommes qui viennent ici, un grand seigneur épris des beaux-arts.

— Pardon, ses assiduités me sembleraient

mise en scène, qui est prompt à se laisser séduire par le chant et la danse. C'est à la fois un vaudeville et une féerie, et BRASSEUR jouant quatorze personnages différents ou changeant du moins quatorze fois de costume n'est pas le plus mince attrait à enregistrer.

Quel que soit cependant le succès certain de *la Beauté du Diable*, et le triomphe qui doit y accueillir BRASSEUR, cela ne peut nous faire oublier Groseillon de *la Mariée du Mardi-Gras*, Mâchavoine du *Misanthrope* et Jean du *Sabot de Marguerite*. Notre sympathie et notre admiration sont déjà acquises à tant de titres à BRASSEUR, qu'un succès de plus ou de moins devient indifférent.

Que de transformations successives et heureuses, quelle originalité profonde, et comme chaque personnage est soigneusement étudié et détaillé! Si le vieux Protée dont parle Virgile vivait encore, il serait jaloux et se pendrait de désespoir après avoir vu une représentation des Comiques de Paris au théâtre des Célestins. C'est là, en effet, un des côtés saisissants du talent de Brasseur, qui possède une facilité d'imitation incroyable. Dans l'espace de quelques minutes il nous fait revoir et entendre tous ces artistes qui ont fait la fortune des théâtres de Paris. Hélas, la plupart ont été frappés avant l'heure par la mort impitoyable, mais ils revivent dans une illusion prestigieuse, et les applaudissements du public sont à la fois un hommage de pieux souvenir pour ceux qui ne sont plus, et un remerciement à l'adresse de celui qui les ressuscite si bien.

Les artistes sociétaires ne s'endorment pas sur leurs lauriers et voici qu'ils viennent de donner

me dépasse à cet égard. Toutes vos représentations sont signalées par sa présence...

— S'agirait-il de la marquise dei Balbi?... s'écria Pompeo, allant au-devant de la confidence et sentant son cœur battre violemment.

— Ma foi; vous avez rencontré juste. Il s'agit de la marquise dei Balbi, la plus sauvage beauté qui existe en Italie. La marquise, déjà bonne musicienne, veut se perfectionner, et elle jeté les yeux sur vous.

— Je regrette, dit fièrement Pompeo, de ne pouvoir souscrire à ce désir très-honorable pour moi. Je ne donne pas de leçons.

— Du moins, répliqua le comte, vous ne repousserez point, je pense, la visite de la marquise, qui viendra vous voir aujourd'hui même?

A ces paroles, Pompeo sentit ses joues se colorer d'un subit incarnat. Heureusement pour lui Alviati vint à son secours.

— Comment, dit ce dernier, connaissez-vous

la première représentation de la reprise de *Paul et Virginie*. C'est hier qu'elle a eu lieu, et nous ne pouvons aujourd'hui que constater le succès sans faire à chacun la part qui lui est due. Mais tout le monde a lu le chef-d'œuvre de Bernardin-de-Saint-Pierre, et pleuré au dénouement fatal qui ravit Virginie à l'amour de Paul, tout le monde aussi voudra voir le drame inspiré par le roman. Les artistes tiennent donc en leurs mains un nouvel élément de prospérité; il faut les en féliciter et les remercier au nom des spectateurs qui profitent de leurs travaux et s'associent d'intention à leurs destinées.

CH. MAURIS.

Le *Salut Public*, en nous apprenant la mort de M. Montaland, notre compatriote, et père de Céline Montaland que nous applaudissions il y a un an dans le *Pied de Mouton*, le *Salut Public*, disons-nous, commet une grave erreur en attribuant à Céline la création aux Célestins d'*Une Majesté de sept ans*. Il est juste de rendre à César ce qui est à César, et Céline est assez riche de ses créations pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y ajouter celles qui ne lui appartiennent pas.

Céline Montaland vint à Lyon en 1831; elle joua *la Fille bien gardée*, *Maman Sabouleur*, *Mam'zelle fait ses Dents*, *un Bal en robe de Chambre*, etc. Quelque temps après, FOURNIER, l'excellent comique dont tous les Lyonnais ont gardé un bon souvenir, revint dans notre ville. Sa fille Caroline, âgée alors de sept ans, reprit plusieurs des pièces ci-dessus, notamment *la Fille bien gardée*. Le succès toujours croissant qu'elle obtint dans ces rôles enfantins engagea M. Lefèvre, alors régisseur du théâtre des Cé-

la résolution de la marquise? Si l'on m'a bien informé, cette dame ne reçoit personne... Et pourtant vous seriez admis à ses confidences!...

Ercole se mordit les lèvres.

— Je pourrais, répondit-il, refuser de satisfaire à une question peu discrète; mais je ne pousserai pas aussi loin la réserve. Qu'il vous suffise de savoir que j'ai été grand ami du marquis à l'époque où il habitait la Sicile. Parce que sa veuve s'est fait une loi rigoureuse de ne recevoir personne, pas plus moi qu'aucun autre, ce n'est pas une raison pour qu'elle se soit interdit de m'écrire quelques lignes. S'il vous plaît de prendre connaissance de son billet, le voici.

Pompeo jeta les yeux sur la lettre parfumée, moins pour obéir à un sentiment de méfiance, à l'exemple d'Alviati, que pour se donner le plaisir d'admirer l'écriture fine et délicate de Stefania.

Un jour peut-être, pensa-t-il avec un soupir,

lestins à écrire pour elle plusieurs ouvrages, entre autres *la Laitière et le Pot au lait* et *une Majesté de sept ans*, dont la première représentation eut lieu en 1835; M. Levassor alors à Lyon pourrait certifier le fait. Tout le monde à Lyon se rappelle encore que de triomphe Caroline obtint dans la robe de Louis XV. C'est au moins deux ans après que Céline Montaland a joué cet ouvrage à Paris en modifiant ainsi son titre, *Une Majesté de dix ans*, modification nécessitée par l'âge qu'avait alors Céline.

JURISPRUDENCE DRAMATIQUE

ET LITTÉRAIRE.

Le tribunal de police correctionnelle de Toulouse a statué, dans une de ses dernières audiences, sur une question intéressante en propriété littéraire; il s'agit des analyses qu'on vend tous les soirs au théâtre pendant le spectacle.

A l'occasion de la représentation sur le théâtre de cette ville de deux charmantes comédies-vaudevilles, *Gentil-Bernard* et *la Poudre aux Yeux*, des analyses de ces pièces avaient été publiées et vendues dans l'intérieur de la salle. MM. Michel Lévy frères, libraires à Paris, propriétaires-éditeurs des deux comédies, ont poursuivi les auteurs de ces analyses comme coupables de contrefaçons. D'après eux, les analyses donnant le plan de la pièce, son ensemble et la mise en scène, portent atteinte à leur droit de propriété et peuvent créer une concurrence nuisible en dispensant le spectateur d'acheter la pièce originale.

Le tribunal a reconnu dans ce fait l'existence du délit de contrefaçon. Une condamnation a été prononcée. D. (*Le Midi Artiste.*)

m'adressera-t-elle aussi à moi de ces billets charmants. Mais je ne les voudrais pas empreints de cette froide réserve.

Cependant Alviati guettait l'occasion d'entretenir encore son ami en tête à tête; mais ce fut inutile. Le comte était là et paraissait s'être installé pour longtemps. Alviati n'eut donc d'autre ressource que de se retirer, et comme l'artiste le reconduisait par la galerie de marbre, le poète s'arrêta un instant et lui dit à demi-voix:

— Vous touchez à un moment que vous avez beaucoup désiré; vous allez voir la marquise! Gardez-vous de l'éblouissement: n'oubliez pas, mon cher, qu'une distance énorme vous sépare de cette grande dame; que vous n'êtes, après tout, qu'un fils de paysan rencontré et élevé par un brave maître de chapelle, le bon Salvator Bruccio...

Il n'ajouta pas un mot; car il vit une ombre du mécontentement se peindre sur les traits du

LE CAPITAINE DES LEVRETTES.

(Suite — Voir le dernier numéro.)

On se souvenait à propos que si le vieux marquis de la Marck avait de tout temps été délaissé, M^{lle} de Beauvillers n'était jamais destinée à l'être.

Mariée, elle retrouverait assurément les protections que la conduite et la morgue de son père avaient éloignées.

Puis elle avait dix-huit ans, de grands yeux noirs, des cheveux épais et soyeux tombant en grappes mutines sur ses rondes épaules, une bouche toute rose s'entr'ouvrant toujours pour sourire, un menton à fossettes terminant le galbe du plus ravissant visage que l'on puisse rêver, une taille élancée, svelte et flexible comme un roseau ; elle avait encore bien d'autres avantages, si l'on songe qu'à la noblesse des la Trémoille et des Rohan et à la beauté des Chevreuse et des Soubise elle joignait l'esprit des Mortemart.

Le marquis, fier de son idée, procéda immédiatement dans son esprit à une inspection générale de tous les gentilshommes qui faisaient la demande de la main de M^{lle} Louise-Marie-Athénaïs de Beauvillers, et attendaient que celle-ci voulût bien se décider pour l'un d'eux. L'inspection faite et ses projets arrêtés, il alla consulter sa fille, afin de juger quel combat il allait falloir livrer et à quel espoir il pouvait prétendre.

Il avait du reste habitué cette dernière à une complète obéissance à son égard, n'ayant jamais souffert la moindre résistance à ses volontés. Or, il tirait pour l'avenir bon augure du passé, et ne doutait pas un seul instant que l'homme choisi par lui ne fût celui que M^{lle} de Beauvillers préférerait.

chanteur. Du moins en partant sentait-il la satisfaction que donne le devoir accompli.

A l'intérieur de la brillante *loggia*, les commensaux habituels, réunis autour d'une vaste table, tenaient des cartes, faisaient rouler des dés et savouraient les uns des sorbets, les autres le vin de Malvoisie, en unissant leurs voix dans un cœur de l'opéra à la mode.

Pompeo, habitué à cette effervescence, souriait d'un air rêveur et laissait son imagination se complaire au rêve adorable de la visite promise, lorsqu'un laquais parut, et, assez mystérieux, s'approcha du maître. Celui-ci tressaillit. Le nom de Stefania erra sur ses lèvres...

L'idéal allait donc se réaliser ! l'admirable vision allait remplir le palazzo de ses parfums et de sa clarté...

ALFRED DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

Mais en toutes choses il faut une certitude pour agir, et c'est au-devant de cette certitude que le marquis courait.

La jeune fille lui répondit qu'elle avait résolu de ne pas se marier.

C'était une heureuse réponse, et dont le marquis se félicita.

Si M^{lle} de Beauvillers repoussait le mariage, c'est qu'elle n'aimait personne, c'est que son cœur était libre, que son regard ne s'était attaché à aucun des gentilshommes qui assiégeaient l'hôtel de la Ferté ou qu'elle avait pu rencontrer dans le monde.

Or, comme le mariage est de nécessité et que le marquis se sentait assez fort pour l'exiger et assez confiant dans sa force pour être certain d'être obéi, il devenait donc indifférent à M^{lle} de Beauvillers, obligée au mariage, d'accepter un époux du choix du marquis, son père, puisqu'elle ne prenait même point la peine de faire le sien. Séduit par cette logique, le marquis de la Marck porta ses vues sur les deux gentilshommes qui pouvaient le plus l'aider dans ses menées ambitieuses et dont le rang à la cour lui assurait la réussite de ses projets.

Cela fait, il les prit chacun en particulier et leur avoua le faible de sa vieillesse.

Il voulait mourir quelque chose, ne serait-ce que comme ancien magistrat, président des enquêtes ou membre du parlement, gentilhomme de la chambre ou grand maître des cérémonies.

Serait-il donc impossible à lui, marquis de la Marck, seigneur de Beauvillers, de Nyert, de Vignier et de Saint-Mégrin, d'obtenir la moindre dignité au conseil et la moindre charge à la cour.

— Vous serez conseiller au Parlement, lui dit le vidame de Tours.

— Que votre fille me choisisse, fit le chevalier de l'Estournel, et j'obtiens pour vous la charge de premier gentilhomme, en remplacement du marquis de Crécy, qui se fait vieux.

— Contrôleur général, dit le vidame.

— Lecteur du roi, fit à son tour le chevalier.

— Conseiller d'Etat.

— Oui, conseiller d'Etat, approuva le marquis.

— Intendant des finances.

— Secrétaire d'Etat, continua le vidame.

— Contrôleur général ! exclama triomphalement le chevalier de l'Estournel.

— Chancelier, reprit l'autre.

— Oh ! si vous étiez militaire, fit le chevalier...

Achetez un régiment, marquis, un brevet de capitaine ; je vous fais dans deux mois colonel, lieutenant-général.

— Messieurs, messieurs, vous me confondez, fit le marquis ; je suis ambitieux, mais pas encore au point que vous le supposez.

— Prenez le petit collet, faites-vous ordonner prêtre, et, grâce à mes influences dans le conclave et près de notre saint-père le pape, je me fais fort, avant six mois, de vous avoir le chapeau rouge, fit le vidame de Tours.

— Messieurs, messieurs, de grâce, modérez-moi, s'écria le marquis ; je veux un tout petit emploi pour m'occuper, voilà tout ; qu'on ne dise pas le lendemain de ma mort : De la Marck est mort ; ce pauvre marquis ne fut jamais rien... Vous me comprenez, messieurs, un emploi minime, mais à la hauteur du nom que je porte, bien entendu. Je ne veux être ni duc et pair, ni cardinal, ni maréchal, ni avoir l'honneur de me couvrir devant le roi...

— Vous aurez le cordon bleu, fit le vidame de Tours.

— La croix de Saint-Louis, reprit le chevalier de l'Estournel.

— Je suis au mieux avec l'ambassadeur d'Angleterre, fit le vidame... vous aurez le collier de l'ordre de la Jarretière.

— Je suis ami intime avec l'ambassadeur d'Espagne, reprit le chevalier... marquis, vous aurez le collier de l'ordre de la Toison d'or.

— Messieurs, j'accepte tout ce que vous me proposez si généreusement, dit le marquis ébloui et ne croyant plus à la réalité de ce qu'il entendait ; mais permettez-moi une observation fort judicieuse et que vous admettrez parfaitement... Je ne peux pas vous donner à tous deux ma fille.

— Sans doute, mais vous ne pouvez non plus être à la fois conseiller d'Etat, maréchal, cardinal et gentilhomme de la chambre.

Le marquis eut une expression de regret qu'il traduisit par un soupir.

— Sans doute, fit-il à son tour. Aussi, voici comment il faudrait terminer ce différent. Moi, messieurs, je vous accepte tous deux ; je vous considère comme deux gendres parfaits et dignes au même point de ma confiance et de l'amour de M^{lle} Louise-Marie-Athénaïs de Beauvillers. Mais, comme les lois et la morale exigent qu'il y ait un qui l'emporte sur l'autre, je vais, si vous le permettez, en conférer avec ma fille.

— C'est le parti le plus sage.

— Mais il est possible à présent, messieurs, qu'elle se refuse à un choix, vous connaissant fort peu l'un et l'autre, et je retombe dans le même embarras.

— Faites mieux. Prenons chacun une heure

pour lui faire notre cour, et n'exigez d'elle une décision qu'après ces deux entrevues, dit le vidame.

— Adorable, dit le marquis; vous ne devrez, de cette manière, votre triomphe qu'à vous-mêmes, et j'aurai marié ma fille selon ses inclinations. C'est un grand point cela, messieurs; il ne faut jamais jeter les enfants dans les bras d'un mari déplaisant.

— Monsieur le marquis, fit le chevalier, à sept heures, ce soir, j'aurai l'honneur de venir présenter mes respects à M^{lle} de Beauvillers... Prévenez-la, fit-il à voix basse au marquis.

— Moi à six, dit le vidame de Tours. Il sera bien attrapé, fit-il à voix basse au marquis, qui dit : « Oui » à chacun d'eux.

— Ce soir, conseiller d'Etat, dit le vidame.

— Ce soir, maître des cérémonies, dit le chevalier.

— Et ce soir, messieurs, répondit le marquis, une réponse au nom de M^{lle} de Beauvillers.

EUGÈNE MORET.

(La suite au prochain numéro.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE.

Bouletot et sa femme se jettent mutuellement les torts à la tête; s'ils ne s'y jetaient que cela, le médecin n'aurait pas grand'chose à y voir, mais lui prétend y avoir reçu des pierres et les sabots de sa femme; celle-ci parle de coups de poing et de coups de pied, elle a des témoins qui attestent les brutalités dont elle se plaint; lui, n'a que ses allégations. D'autre part, la plaignante est désignée comme étant d'un caractère fort doux; lui est charretier, et la conduite des chevaux n'adoucit pas précisément les mœurs; outre cela, il a subi six condamnations pour rébellion, injures, violences, coups, bris de clôture, a subi une peine de trois ans d'emprisonnement, et a été placé pendant cinq ans sous la surveillance de la haute police: tout cela rend bien invraisemblable l'allégation de coups de pierre et de coups de sabot.

— J'ai eu le malheur, dit la femme Bouletot au Tribunal correctionnel, devant lequel comparait son mari, d'épouser monsieur, qui m'a prise par spéculation pour la chose que je le nourrirais de mon état, et lui ne rien faire de ses dix doigts et le pouce, dont que j'ai cru que c'était un brave homme, et que finalement ça n'est qu'une saloperie. (Rires dans l'auditoire.)

Bouletot: Madame abuse de ce que je suis dans les fers pour me couvrir d'invectives et d'eau

propre. (Rires. — Le prévenu veut probablement dire: d'opprobre.)

La plaignante: Je dis simplement que monsieur est de son naturel et d'habitude journalière aignant et pochard, et comme il me bat quand il est dans ces états, et qu'il y est toujours, je passe mes nuits et mes jours à recevoir des piles, ce qui n'est pas une existence, comme vous pensez.

La plaignante raconte une scène de violences, du 7 octobre, qui a amené l'arrestation du prévenu.

Un Prudhomme campagnard est entendu comme témoin de cette scène: Me promenant devant la porte de ma propriété, dit le témoin, j'entends des cris *sinistres*, je m'élance à son secours, et je vois la nommée femme Bouletot terrassée de coups de soulier, avec fureur et intempestive d'extravagance, par le nommé Bouletot son mari, qu'elle avait la figure ensanglantée.

M. le président: Vous connaissez le prévenu?

Le témoin: Non de fréquentation, n'étant point dans mes rangs et mœurs, mais de réputation très-détestable; c'est un *escandaleux*, un homme qui boit jusqu'à l'ivrognerie la plus permanente, de jour et nocturnement, ne travaillant jamais de la moindre chose, et dans la force de l'âge et de la corporence. Toute l'après-midi de cet escandale, il avait fait des extravagances injurieuses dans le quartier, disant qu'il se ferait couper la tête, qui lui pend au nez si ça continue, voulant par ces procédés que son épouse le nourrisse des sueurs de son travail des plus forts.

M. le président: Vous entendez, Bouletot.

Bouletot: Mon juge respectable, vous voyez devant vous une victime: cette femme, mon épouse, que vous lui donneriez l'absolution, eh bien! un jour, elle m'a mangé une épaule.

La plaignante: Oh! heureusement qu'elle y est encore.

Le prévenu: Elle a vendu les draps, le mobilier, tout le bataclan...

La plaignante: Pour m'échapper, c'était à moi.

Le prévenu: Taisez-vous, créature! Tout autre que moi, mon juge, l'aurait empêchée de continuer à manger du pain.

M. le président: Voyons, expliquez-vous sur la scène du 7 octobre.

Le prévenu: Je ne dis pas, c'est possible; mais je ne suis pas aussi noir qu'on le dit, et quand on a une femme qui fait la noce...

M. le président: Allons, taisez-vous, vous calomniez votre femme.

Bouletot (criant): Mon président, je suis battu et volé, et j'ai encore avec ça sur les bras le procès que madame me fait: je suis un martyr.

Le martyr du prévenu s'accroît de treize mois de prison et cinq ans de surveillance.

MÉLANGES.

Un homme qui avait deux fils dont l'un était très-paresseux, éveilla un beau matin ce dernier, dormant la grasse matinée, en lui montrant une bourse pleine d'argent:

— Voilà ce que ton frère a trouvé ce matin, s'écria-t-il. Si tu étais aussi matinal que lui, c'est toi qui aurais peut-être trouvé cet argent.

— Et si le possesseur de la bourse, répondit le fainéant, était resté comme moi au lit, il ne l'aurait pas perdue du tout!

Un pensionnaire de table d'hôte arrive en retard au diner; on lui présente plusieurs plats qu'il écarte du geste:

— Merci, dit-il, je prendrai un potage au préalable.

— Nous n'en avons qu'au *vermicelle*, répond la bonne.

Un jeune enfant demandait à madame X... de quelle couleur était l'eau de la mer.

— Ma foi, répondit-elle, je ne l'ai jamais vue, mais elle doit être noire.

— Pourquoi noire?

— Dame! depuis le temps que j'entends dire qu'on y jette l'ancre!

— P'pa, ces canards-là, c'est-y des oies?

— Mon fils, ce sont des cygnes.

— Des cygnes de quoi, p'pa?

— Des cygnes d'eau, mon fils.

— C'est donc qu'il va pleuvoir, p'pa.

Voici un singulier rapprochement de noms. Nous lisons dans le *Mémorial Bordelais* du 30 juin:

« Le nommé *Grenier*, demeurant rue *Lacave*, n° 1, a quitté son domicile et n'a plus reparu depuis avant-hier. »

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.